



Guy de Maupassant

YVETTE

Nationalité : France

Né(e) à : Tourville-sur-Arques, Fécamp, le 05/08/1850

Mort(e) à : Paris, le 06/07/1893

Biographie :

Henry-René-Albert-Guy de Maupassant est un écrivain français.

Il passe une enfance heureuse à Étretat, au bord du littoral normand et reçoit son instruction d'un abbé et de sa mère, qui possède une vaste culture littéraire. Il passe le reste de son temps entre le port et la campagne, où il se lie avec les pêcheurs et les paysans des environs qui lui inspireront plus tard plusieurs personnages.

A l'âge de 12 ans, il est envoyé en pension au collège religieux d'Yvetot, qui sera à l'origine de son dégoût de la religion. Il intègre ensuite le lycée de Rouen en 1868. Il commence à écrire ses premiers sonnets à l'âge de treize ans.

Au sortir du collège, Maupassant est mobilisé pour la guerre de 1870 contre la Prusse. Il sert dans l'intendance à Rouen jusqu'à la débâcle de 1871.

Il travaille ensuite à Paris comme fonctionnaire au Ministère de la Marine pendant près de dix ans, puis au Ministère de l'Instruction publique. Il se consacre pleinement à l'écriture en 1880. C'est cette même année qu'il reçoit la reconnaissance du public. Il est introduit dans les milieux littéraires par Flaubert qui le considère comme son fils spirituel.

Dans les dernières années de sa vie, Maupassant est atteint de troubles nerveux dus à la syphilis. Son aversion progressive pour la société, qui croît à mesure que sa paranoïa augmente, le conduit à vivre reclus. Dépressif, physiquement diminué et sombrant peu à peu dans la folie, il décède à l'âge de 43 ans.

Guy de Maupassant a marqué la littérature française par ses six romans, dont "Une vie" (1883), "Bel-Ami" (1885), "Pierre et Jean" (1887-1888, avec sa célèbre préface dans laquelle il expose sa vision du roman naturaliste et critique le genre de l'étude psychologique), et surtout par ses nouvelles (parfois intitulées contes) comme "Boule de suif" en 1880, les "Contes de la bécasse" (1883) ou "Le Horla" (1887).

Yvette.....	3
I.....	3
II.....	26
III.....	63
IV.....	86
Le retour.....	115
L'abandonné.....	126
Les idées du colonel.....	140
Promenade.....	149
Mohammed-Fripouille.....	158
Le garde.....	170
Berthe.....	182

Yvette¹



I

En sortant du Café Riche, Jean de Servigny dit à Léon Saval :

– Si tu veux, nous irons à pied. Le temps est trop beau pour prendre un fiacre.

Et son ami répondit :

– Je ne demande pas mieux.

Jean reprit :

¹ Texte publié dans *Le Figaro* du 29 août au 9 septembre 1884, puis publié dans le recueil auquel il donne son nom.

– Il est à peine onze heures, nous arriverons beaucoup avant minuit, allons donc doucement.

Une cohue agitée grouillait sur le boulevard, cette foule des nuits d'été qui remue, boit, murmure et coule comme un fleuve, pleine de bien-être et de joie. De place en place, un café jetait une grande clarté sur le tas de buveurs assis sur le trottoir devant les petites tables couvertes de bouteilles et de verres, encombrant le passage de leur foule pressée. Et sur la chaussée, les fiacres aux yeux rouges, bleus ou verts, passaient brusquement dans la lueur vive de la devanture illuminée, montrant une seconde la silhouette maigre et trottinante du cheval, le profil élevé du cocher, et le coffre sombre de la voiture. Ceux de l'Urbaine faisaient des taches claires et rapides avec leurs panneaux jaunes frappés par la lumière.

Les deux amis marchaient d'un pas lent, un cigare à la bouche, en habit, le pardessus sur le bras, une fleur à la boutonnière et le chapeau un peu sur le côté comme on le porte quelquefois, par nonchalance, quand on a bien dîné et quand la brise est tiède.

Ils étaient liés depuis le collège par une affection étroite, dévouée, solide.

Jean de Servigny, petit, svelte, un peu chauve, un peu frêle, très élégant, la moustache frisée, les yeux clairs, la lèvre fine, était un de ces hommes de nuit qui semblent nés et grandis sur le boulevard, infatigable bien qu'il eût toujours l'air exténué, vigoureux bien que pâle, un de ces minces Parisiens en qui le gymnase, l'escrime, les douches et l'étuve ont mis une force nerveuse et factice. Il était connu par ses noces autant que par son esprit, par sa fortune, par ses relations, par cette sociabilité, cette amabilité, cette galanterie mondaine, spéciales à certains hommes.

Vrai Parisien, d'ailleurs, léger, sceptique, changeant, entraînable, énergique et irrésolu, capable de tout et de rien, égoïste par principe et généreux par élans, il mangeait ses rentes avec modération et s'amusait avec hygiène. Indifférent et passionné, il se laissait aller et se reprenait sans cesse, combattu par des instincts contraires et cédant à tous pour obéir, en définitive, à sa raison de viveur dégourdi dont la logique de girouette consistait à suivre le vent et à tirer profit des circonstances sans prendre la peine de les faire naître.

Son compagnon Léon Saval, riche aussi, était un de ces superbes colosses qui font se retourner les femmes dans les rues. Il donnait l'idée d'un monument fait homme, d'un type de la race, comme ces objets modèles qu'on envoie aux expositions. Trop beau, trop grand, trop large, trop fort, il péchait un peu par excès de tout, par excès de qualités. Il avait fait d'innombrables passions.

Il demanda, comme ils arrivaient devant le Vaudeville :

– As-tu prévenu cette dame que tu allais me présenter chez elle ?

Servigny se mit à rire.

– Prévenir la marquise Obardi ! Fais-tu prévenir un cocher d'omnibus que tu monteras dans sa voiture au coin du boulevard ?

Saval, alors, un peu perplexe, demanda :

– Qu'est-ce donc au juste que cette personne ?

Et son ami répondit :

– Une parvenue, une rastaquouère, une drôlesse charmante, sortie on ne sait d'où, apparue un jour, on ne sait comment, dans le monde des aventuriers, et sachant y faire figure. Que nous importe d'ailleurs. On dit que son vrai nom, son nom de fille, car elle est restée fille à tous les titres, sauf au titre innocence, est Octavie Bardin, d'où Obardi, en conservant la première lettre du prénom et en supprimant la dernière du nom. C'est d'ailleurs une aimable femme, dont tu seras inévitablement l'amant, toi, de par ton physique. On n'introduit pas Hercule chez Messaline, sans qu'il se produise quelque chose. J'ajoute cependant que si l'entrée est libre en cette demeure, comme dans les bazars, on n'est pas strictement forcé d'acheter ce qui se débite dans la maison. On y tient l'amour et les cartes, mais on ne vous contraint ni à l'un ni aux autres. La sortie aussi est libre.

Elle s'installa dans le quartier de l'Étoile, quartier suspect, voici trois ans, et ouvrit ses salons à cette écume des continents qui vient exercer à Paris ses talents divers, redoutables et criminels.

J'allai chez elle ! Comment ? Je ne le sais plus. J'y allai, comme nous allons tous là-dedans, parce qu'on y joue, parce que les femmes sont faciles et les hommes malhonnêtes. J'aime ce monde de flibustiers à décorations variées, tous étrangers, tous nobles, tous titrés, tous inconnus à leurs ambassades, à l'exception des espions. Tous parlent de l'honneur à propos de bottes, citent leurs ancêtres à propos de rien, racontent leur vie à propos de tout, hâbleurs, menteurs, filous, dangereux comme leurs cartes, trompeurs comme leurs noms, braves parce qu'il le faut, à la façon des assassins qui ne peuvent dépouiller les gens qu'à la condition d'exposer leur vie. C'est l'aristocratie du bagne, enfin.

Je les adore. Ils sont intéressants à pénétrer, intéressants à connaître, amusants à entendre, souvent spirituels, jamais ba-

nals comme des fonctionnaires français. Leurs femmes sont toujours jolies, avec une petite saveur de coquinerie étrangère, avec le mystère de leur existence passée, passée peut-être à moitié dans une maison de correction. Elles ont en général des yeux superbes et des cheveux incomparables, le vrai physique de l'emploi, une grâce qui grise, une séduction qui pousse aux folies, un charme malsain, irrésistible ! Ce sont des conquérantes à la façon des routiers d'autrefois, des rapaces, de vraies femelles d'oiseaux de proie. Je les adore aussi.

La marquise Obardi est le type de ces drôlesses élégantes. Mûre et toujours belle, charmeuse et féline, on la sent vicieuse jusque dans les moelles. On s'amuse beaucoup chez elle, on y joue, on y danse, on y soupe... on y fait enfin tout ce qui constitue les plaisirs de la vie mondaine.

Léon Saval demanda : « As-tu été ou es-tu son amant ? »

Servigny répondit : « Je ne l'ai pas été, je ne le suis pas et je ne le serai point. Moi, je vais surtout dans la maison pour la fille.

– Ah ! Elle a une fille ?

– Si elle a une fille ! Une merveille, mon cher. C'est aujourd'hui la principale attraction de cette caverne. Grande, magnifique, mûre à point, dix-huit ans, aussi blonde que sa mère est brune, toujours joyeuse, toujours prête pour les fêtes, toujours riant à pleine bouche et dansant à corps perdu. Qui l'aura ? ou qui l'a eue ? On ne sait pas. Nous sommes dix qui attendons, qui espérons.

Une fille comme ça, entre les mains d'une femme comme la marquise, c'est une fortune. Et elles jouent serré, les deux gaillardes. On n'y comprend rien. Elles attendent peut-être une

occasion... meilleure... que moi. Mais, moi, je te réponds bien que je la saisirai... l'occasion, si je la rencontre.

Cette fille, Yvette, me déconcerte absolument, d'ailleurs. C'est un mystère. Si elle n'est pas le monstre d'astuce et de perversité le plus complet que j'aie jamais vu, elle est certes le phénomène d'innocence le plus merveilleux qu'on puisse trouver. Elle vit dans ce milieu infâme avec une aisance tranquille et triomphante, admirablement scélérate ou naïve.

Merveilleux rejeton d'aventurière, poussé sur le fumier de ce monde-là, comme une plante magnifique nourrie de pourritures, ou bien fille de quelque homme de haute race, de quelque grand artiste ou de quelque grand seigneur, de quelque prince ou de quelque roi tombé, un soir, dans le lit de la mère, on ne peut comprendre ce qu'elle est ni ce qu'elle pense. Mais tu vas la voir.

Saval se mit à rire et dit :

– Tu en es amoureux.

– Non. Je suis sur les rangs, ce qui n'est pas la même chose. Je te présenterai d'ailleurs mes coprétendants les plus sérieux. Mais j'ai des chances marquées. J'ai de l'avance, on me montre quelque faveur.

Saval répéta :

– Tu es amoureux.

– Non. Elle me trouble, me séduit et m'inquiète, m'attire et m'effraye. Je me méfie d'elle comme d'un piège, et j'ai envie d'elle comme on a envie d'un sorbet quand on a soif. Je subis son charme et je ne l'approche qu'avec l'appréhension qu'on aurait d'un homme soupçonné d'être un adroit voleur. Près d'elle

j'éprouve un entraînement irraisonné vers sa candeur possible et une méfiance très raisonnable contre sa rouerie non moins probable. Je me sens en contact avec un être anormal, en dehors des règles naturelles, exquis ou détestable. Je ne sais pas.

Saval prononça pour la troisième fois :

– Je te dis que tu es amoureux. Tu parles d'elle avec une emphase de poète et un lyrisme de troubadour. Allons, descends en toi, tâte ton cœur et avoue.

Servigny fit quelques pas sans rien répondre, puis reprit :

– C'est possible, après tout. Dans tous les cas, elle me préoccupe beaucoup. Oui, je suis peut-être amoureux. J'y songe trop. Je pense à elle en m'endormant et aussi en me réveillant... c'est assez grave. Son image me suit, me poursuit, m'accompagne sans cesse, toujours devant moi, autour de moi, en moi. Est-ce de l'amour, cette obsession physique ? Sa figure est entrée si profondément dans mon regard que je la vois sitôt que je ferme les yeux. J'ai un battement de cœur chaque fois que je l'aperçois, je ne le nie point. Donc je l'aime, mais drôlement. Je la désire avec violence, et l'idée d'en faire ma femme me semblerait une folie, une stupidité, une monstruosité. J'ai un peu peur d'elle aussi, une peur d'oiseau sur qui plane un épervier. Et je suis jaloux d'elle encore, jaloux de tout ce que j'ignore dans ce cœur incompréhensible. Et je me demande toujours : « Est-ce une gamine charmante ou une abominable coquine ? » Elle dit des choses à faire frémir une armée ; mais les perroquets aussi. Elle est parfois imprudente ou impudique à me faire croire à sa candeur immaculée, et parfois naïve, d'une naïveté invraisemblable, à me faire douter qu'elle ait jamais été chaste. Elle me provoque, m'excite comme une courtisane et se garde en même temps comme une vierge. Elle paraît m'aimer et se moque de moi ; elle s'affiche en public comme si elle était ma maîtresse et me traite dans l'intimité comme si j'étais son frère ou son valet.

Parfois je m'imagine qu'elle a autant d'amants que sa mère. Parfois je me figure qu'elle ne soupçonne rien de la vie, mais rien, entends-tu ?

C'est d'ailleurs une liseuse de romans enragée. Je suis, en attendant mieux, son fournisseur de livres. Elle m'appelle son « bibliothécaire ».

Chaque semaine, la Librairie Nouvelle lui adresse, de ma part, tout ce qui a paru, et je crois qu'elle lit tout, pêle-mêle.

Ça doit faire dans sa tête une étrange salade.

Cette bouillie de lecture est peut-être pour quelque chose dans les allures singulières de cette fille. Quand on contemple l'existence à travers quinze mille romans, on doit la voir sous un drôle de jour et se faire, sur les choses, des idées assez baroques.

Quant à moi, j'attends. Il est certain, d'un côté, que je n'ai jamais eu pour aucune femme le béguin que j'ai pour celle-là.

Il est encore certain que je ne l'épouserai pas.

Donc, si elle a eu des amants, j'augmenterai l'addition. Si elle n'en a pas eu, je prends le numéro un, comme au tramway.

Le cas est simple. Elle ne se mariera pas, assurément. Qui donc épouserait la fille de la marquise Obardi, d'Octavie Bardin ? Personne, pour mille raisons.

Où trouverait-on un mari ? Dans le monde ? Jamais. La maison de la mère est une maison publique dont la fille attire la clientèle. On n'épouse pas dans ces conditions-là.

Dans la bourgeoisie ? Encore moins. Et d'ailleurs la marquise n'est pas femme à faire de mauvaises opérations ; elle ne donnerait définitivement Yvette qu'à un homme de grande position, qu'elle ne découvrira pas.

Dans le peuple, alors ? Encore moins. Donc, pas d'issue. Cette demoiselle-là n'est ni du monde, ni de la bourgeoisie, ni du peuple, elle ne peut entrer par une union dans aucune de ces classes de la société.

Elle appartient par sa mère, par sa naissance, par son éducation, par son hérédité, par ses manières, par ses habitudes, à la prostitution dorée.

Elle ne peut lui échapper, à moins de se faire religieuse, ce qui n'est guère probable, étant donnés ses manières et ses goûts. Elle n'a donc qu'une profession possible : l'amour. Elle y viendra, à moins qu'elle ne l'exerce déjà. Elle ne saurait fuir sa destinée. De jeune fille elle deviendra fille, tout simplement. Et je voudrais bien être le pivot de cette transformation.

J'attends. Les amateurs sont nombreux. Tu verras là un Français, M. de Belvigne ; un Russe, appelé le prince Kravalow, et un Italien, le chevalier Valreali, qui ont posé nettement leurs candidatures et qui manœuvrent en conséquence. Nous comptons, en outre, autour d'elle, beaucoup de maraudeurs de moindre importance.

La marquise guette. Mais je crois qu'elle a des vues sur moi. Elle me sait fort riche et elle possède moins les autres.

Son salon est d'ailleurs le plus étonnant que je connaisse dans ce genre d'expositions. On y rencontre même des hommes fort bien, puisque nous y allons, et nous ne sommes pas les seuls. Quant aux femmes, elle a trouvé, ou plutôt elle a trié ce qu'il y a de mieux dans la hotte aux pilleuses de bourses. Où les

a-t-elle découvertes, on l'ignore. C'est un monde à côté de celui des vraies drôlesses, à côté de la bohème, à côté de tout. Elle a eu d'ailleurs une inspiration de génie, c'est de choisir spécialement les aventurières en possession d'enfants, de filles principalement. De sorte qu'un imbécile se croirait là chez des honnêtes femmes !

Ils avaient atteint l'avenue des Champs-Élysées. Une brise légère passait doucement dans les feuilles, glissait par moments sur les visages, comme les souffles doux d'un éventail géant balancé quelque part dans le ciel. Des ombres muettes erraient sous les arbres ; d'autres, sur les bancs, faisaient une tache sombre. Et ces ombres parlaient très bas, comme si elles se fussent confié des secrets importants ou honteux.

Servigny reprit :

– Tu ne te figures pas la collection de titres de fantaisie qu'on rencontre dans ce repaire.

À ce propos, tu sais que je vais te présenter sous le nom de comte Saval ; Saval tout court serait mal vu, très mal vu.

Son ami s'écria :

– Ah ! mais non, par exemple. Je ne veux pas qu'on me suppose, même un soir, même chez ces gens-là, le ridicule de vouloir m'affubler d'un titre. Ah ! mais non.

Servigny se mit à rire.

– Tu es stupide. Moi, là-dedans, on m'a baptisé le duc de Servigny. Je ne sais ni comment, ni pourquoi. Toujours est-il que je suis et que je demeure M. le duc de Servigny, sans me plaindre et sans protester. Ça ne me gêne pas. Sans cela, je serais affreusement méprisé.

Mais Saval ne se laissait point convaincre.

– Toi, tu es noble, ça peut aller. Pour moi, non, je resterai le seul roturier du salon. Tant pis, ou tant mieux. Ce sera mon signe de distinction... et... ma supériorité.

Servigny s'entêtait.

– Je t'assure que ce n'est pas possible, mais pas possible, entends-tu ? Cela paraîtrait presque monstrueux. Tu ferais l'effet d'un chiffonnier dans une réunion d'empereurs. Laisse-moi faire, je te présenterai comme le vice-roi du Haut-Mississippi et personne ne s'étonnera. Quand on prend des grandeurs, on n'en saurait trop prendre.

– Non, encore une fois, je ne veux pas.

– Soit. Mais, en vérité, je suis bien sot de vouloir te convaincre. Je te défie d'entrer là-dedans sans qu'on te décore d'un titre comme on donne aux dames un bouquet de violettes au seuil de certains magasins.

Ils tournèrent à droite dans la rue de Berri, montèrent au premier étage d'un bel hôtel moderne, et laissèrent aux mains de quatre domestiques en culotte courte leurs pardessus et leurs cannes. Une odeur chaude de fête, une odeur de fleurs, de parfums, de femmes, alourdissait l'air ; et un grand murmure confus et continu venait des pièces voisines qu'on sentait pleines de monde.

Une sorte de maître des cérémonies, haut, droit, ventru, sérieux, la face encadrée de favoris blancs, s'approcha du nouveau venu en demandant avec un court et fier salut :

– Qui dois-je annoncer ?

Servigny répondit : Monsieur Saval.

Alors, d'une voix sonore, l'homme, ouvrant la porte, cria dans la foule des invités :

– Monsieur le duc de Servigny.

– Monsieur le baron Saval.

Le premier salon était peuplé de femmes. Ce qu'on apercevait d'abord, c'était un étalage de seins nus, au-dessus d'un flot d'étoffes éclatantes.

La maîtresse de maison, debout, causant avec trois amies, se retourna et s'en vint d'un pas majestueux, avec une grâce dans la démarche et un sourire sur les lèvres.

Son front étroit, très bas, était couvert d'une masse de cheveux d'un noir luisant, pressés comme une toison, mangeant même un peu des tempes.

Elle était grande, un peu trop forte, un peu trop grasse, un peu mûre, mais très belle, d'une beauté lourde, chaude, puissante. Sous ce casque de cheveux, qui faisait rêver, qui faisait sourire, qui la rendait mystérieusement désirable, s'ouvraient des yeux énormes, noirs aussi. Le nez était un peu mince, la bouche grande, infiniment séduisante, faite pour parler et pour conquérir.

Son charme le plus vif était d'ailleurs dans sa voix. Elle sortait de cette bouche comme l'eau sort d'une source, si naturelle, si légère, si bien timbrée, si claire, qu'on éprouvait une jouissance physique à l'entendre. C'était une joie pour l'oreille d'écouter les paroles souples couler de là avec une grâce de ruisseau qui s'échappe, et c'était une joie pour le regard de voir s'ou-

vrir, pour leur donner passage, ces belles lèvres un peu trop rouges.

Elle tendit une main à Servigny, qui la baisa, et laissant tomber son éventail au bout d'une chaînette d'or travaillé, elle donna l'autre à Saval, en lui disant :

– Soyez le bienvenu, baron, tous les amis du duc sont chez eux ici.

Puis, elle fixa son regard brillant sur le colosse qu'on lui présentait. Elle avait sur la lèvre supérieure un petit duvet noir, un soupçon de moustache, plus sombre quand elle parlait. Elle sentait bon, une odeur forte, grisante, quelque parfum d'Amérique ou des Indes.

D'autres personnes entraient, marquis, comtes ou princes.

Elle dit à Servigny, avec une gracieuseté de mère :

– Vous trouverez ma fille dans l'autre salon. Amusez-vous, messieurs, la maison vous appartient.

Et elle les quitta pour aller aux derniers venus, en jetant à Saval ce coup d'œil souriant et fuyant qu'ont les femmes pour faire comprendre qu'on leur a plu.

Servigny saisit le bras de son ami.

– Je vais te piloter, dit-il. Ici, dans le salon où nous sommes, les femmes, c'est le temple de la chair, fraîche ou non. Objets d'occasion valant le neuf, et même mieux, cotés cher, à prendre à bail. À gauche, le jeu. C'est le temple de l'Argent. Tu connais ça. Au fond, on danse, c'est le temple de l'Innocence, le sanctuaire, le marché aux jeunes filles. C'est là qu'on expose, sous tous les rapports, les produits de ces dames. On consenti-

rait même à des unions légitimes ! C'est l'avenir, l'espérance... de nos nuits. Et c'est aussi ce qu'il y a de plus curieux dans ce musée des maladies morales, ces fillettes dont l'âme est disloquée comme les membres des petits clowns issus de saltimbanques. Allons les voir.

Il saluait à droite, à gauche, galant, un compliment aux lèvres, couvrant d'un regard vif d'amateur chaque femme décolletée qu'il connaissait.

Un orchestre, au fond du second salon, jouait une valse ; et ils s'arrêtèrent sur la porte pour regarder. Une quinzaine de couples tournaient ; les hommes graves, les danseuses avec un sourire figé sur les lèvres. Elles montraient beaucoup de peau, comme leurs mères ; et le corsage de quelques-unes n'étant soutenu que par un mince ruban qui contournait la naissance du bras, on croyait apercevoir, par moments, une tache sombre sous les aisselles.

Soudain, du fond de l'appartement, une grande fille s'élança, traversant tout, heurtant les danseurs, et relevant de sa main gauche la queue démesurée de sa robe. Elle courait à petits pas rapides comme courent les femmes dans les foules, et elle cria :

– Ah ! voilà Muscade. Bonjour, Muscade !

Elle avait sur les traits un épanouissement de vie, une illumination de bonheur. Sa chair blanche, dorée, une chair de rousse, semblait rayonner. Et l'amas de ses cheveux, tordus sur sa tête, des cheveux cuits au feu, des cheveux flambants, pesait sur son front, chargeait son cou flexible encore un peu mince.

Elle paraissait faite pour se mouvoir comme sa mère était faite pour parler, tant ses gestes étaient naturels, nobles et simples. Il semblait qu'on éprouvait une joie morale et un bien-

être physique à la voir marcher, remuer, pencher la tête, lever le bras.

Elle répétait :

– Ah ! Muscade, bonjour, Muscade.

Servigny lui secoua la main violemment, comme à un homme, et il lui présenta :

– Mam’zelle Yvette, mon ami le baron Saval.

Elle salua l’inconnu, puis le dévisagea :

– Bonjour, monsieur. Êtes-vous tous les jours aussi grand que ça ?

Servigny répondit de ce ton gouailleur qu’il avait avec elle, pour cacher ses méfiances et ses incertitudes :

– Non, mam’zelle. Il a pris ses plus fortes dimensions pour plaire à votre maman qui aime les masses.

Et la jeune fille prononça avec un sérieux comique :

– Très bien alors ! Mais quand vous viendrez pour moi, vous diminuerez un peu, s’il vous plaît ; je préfère les entre-deux. Tenez, Muscade est bien dans mes proportions.

Et elle tendit au dernier venu sa petite main grande ouverte.

Puis, elle demanda :

– Est-ce que vous dansez, Muscade ? voyons, un tour de valse.

Sans répondre, d'un mouvement rapide, emporté, Servigny lui enlaça la taille, et ils disparurent aussitôt avec une furie de tourbillon.

Ils allaient plus vite que tous, tournaient, tournaient, couraient en pivotant éperdument, liés à ne plus faire qu'un, et le corps droit, les jambes presque immobiles, comme si une mécanique invisible, cachée sous leurs pieds, les eût fait voltiger ainsi.

Ils paraissaient infatigables. Les autres danseurs s'arrêtaient peu à peu. Ils restèrent seuls, valsant indéfiniment. Ils avaient l'air de ne plus savoir où ils étaient, ni ce qu'ils faisaient, d'être partis bien loin du bal, dans l'extase. Et les musiciens de l'orchestre allaient toujours, les regards fixés sur ce couple forcené ; et tout le monde le contemplait, et quand il s'arrêta enfin, on applaudit.

Elle était un peu rouge, à présent, avec des yeux étranges, des yeux ardents et timides, moins hardis que tout à l'heure, des yeux troublés, si bleus avec une pupille si noire qu'ils ne semblaient point naturels.

Servigny paraissait gris. Il s'appuya contre une porte pour reprendre son aplomb.

Elle lui dit :

– Pas de tête, mon pauvre Muscade, je suis plus solide que vous.

Il souriait d'un rire nerveux et il la dévorait du regard avec des convoitises bestiales dans l'œil et dans le pli des lèvres.

Elle demeurait devant lui, laissant en plein, sous la vue du jeune homme, sa gorge découverte que soulevait son souffle.

Elle reprit :

– Dans certains moments, vous avez l’air d’un chat qui va sauter sur les gens. Voyons, donnez-moi votre bras, et allons retrouver votre ami.

Sans dire un mot, il offrit son bras, et ils traversèrent le grand salon.

Saval n’était plus seul. La marquise Obardi l’avait rejoint. Elle lui parlait de choses mondaines, de choses banales avec cette voix ensorcelante qui grisait. Et, le regardant au fond de la pensée, elle semblait lui dire d’autres paroles que celles prononcées par sa bouche. Quand elle aperçut Servigny, son visage aussitôt prit une expression souriante et, se tournant vers lui :

– Vous savez, mon cher duc, que je viens de louer une villa à Bougival pour y passer deux mois. Je compte que vous viendrez m’y voir. Amenez votre ami. Tenez, je m’y installe lundi, voulez-vous venir dîner tous les deux samedi prochain ? Je vous garderai toute la journée du lendemain.

Servigny tourna brusquement la tête vers Yvette. Elle souriait, tranquille, sereine, et elle dit avec une assurance qui n’autorisait aucune hésitation :

– Mais certainement que Muscade viendra dîner samedi. Ce n’est pas la peine de le lui demander. Nous ferons un tas de bêtises, à la campagne.

Il crut voir une promesse naître dans son sourire et saisir une intention dans sa voix.